

NOS GRAVURES

L'HON. A. A. DORION.

On trouvera dans une autre colonne un article sur M. Dorion.

ARRETE UN PEU, CAPITAINE!

On veut bien lui donner une part de la collation à ce bon épagueul, à cet excellent *Capitaine* : mais il faut qu'il se montre bien élevé, qu'il ne se presse pas trop, qu'il "arrête un peu." On va lui mettre un morceau de pain sur le bout du nez, on comptera jusqu'à trois—et Capitaine gobera!

Cette gravure est dédiée au plus jeune dans chaque famille (il y en a 10,000) qui nous honore d'un abonnement.

AMBROISE D. LÉPINE

Le nom de Lépine est inséparable de celui de Riel dans l'histoire du Manitoba. En qualité d'adjutant-général sous le gouvernement provisoire, M. Lépine a participé à tous les événements qui ont précédé l'entrée des territoires du Nord-Ouest dans la Confédération, et l'on sait qu'il subit en ce moment son procès, à Winnipeg, pour avoir présidé le conseil de guerre qui a ordonné l'exécution de Scott.

En 1869, lorsque les troubles ont éclaté, M. Lépine était absent de la Rivière-Rouge. Il y arriva à la fin d'octobre et offrit immédiatement ses services au comité national des Métis, qui siégeait à St. Norbert. Dès le 1er novembre il reçut une mission de confiance, celle de reconduire à la frontière le capitaine Cameron, qui s'était rendu jusqu'à St. Norbert, et le gouverneur McDougall, qui était venu s'installer dans le fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson à Pembina. M. Lépine se conduisit en cette circonstance avec autant de politesse que d'énergie.

Il entra dans le comité national au commencement de décembre. Le 7 de ce mois, lorsque Schultz et une bande de ses partisans furent faits prisonniers, M. Lépine joua un rôle considérable. Quelques jours auparavant le colonel Dennis avait lancé sa fameuse proclamation de guerre et les esprits étaient plus échauffés que jamais. Aussi, lorsque M. Snow se présenta devant le comité national pour intercéder en faveur de Schultz et de sa bande, M. Lépine l'apostropha violemment et le renvoya porteur d'un ultimatum. Schultz devait se rendre immédiatement ou se préparer à recevoir des boulets de canon. Deux heures après il se constitua prisonnier avec 70 de ses partisans.

Le 27 décembre, M. Lépine contribua pour beaucoup à l'élection de Louis Riel comme président du gouvernement provisoire. On sait que John Bruce, qui depuis a trahi indignement les Métis, était alors président; mais on était mécontent de lui et il résigna. O'Donoghue faillit empêcher l'élection de Riel. Ce dernier fut élu deux fois de suite, mais deux fois O'Donoghue fit annuler l'élection. Une troisième épreuve assura définitivement la nomination de Riel.

Le 15 janvier 1870, à l'assemblée où M. D. A. Smith fut entendu, Lépine avec 800 Métis sous ses ordres, maîtrisa complètement les 1400 anglais présents. Le 14 février suivant il contribua à décider les anglais à reconnaître le gouvernement de Riel.

Il a participé avec Riel, Bunn et O'Donoghue à la rédaction des conditions auxquelles les Métis consentaient à entrer dans la Confédération.

M. Lépine est très-populaire parmi les Métis. C'est un très-bel homme, taillé en hercule; il a six pieds deux pouces et il est d'une force prodigieuse: figure franche et ouverte, œil noir et très-intelligent, chevelure abondante, légèrement bouclée, d'un brun clair. M. Lépine n'a pas fait de cours classique, mais il a reçu la meilleure éducation que l'on peut recevoir dans les écoles de sa province. Il est cultivateur, marié et père de huit enfants. Il est l'ami intime de Riel; il a partagé sa bonne comme sa mauvaise fortune. Lorsque les agents du procureur-général Clark vinrent le prendre sachant qu'ils cherchaient Riel aussi, il se livra sans résistance, bien décidé à leur tordre le cou, comme il le disait, avant leur arrivée chez son ami et chef; mais les policiers avaient déjà constaté l'absence de Riel et ils conduisirent Lépine directement au Fort Garry. Celui-ci en parut enchanté et leur fit cette réflexion le long du chemin: "Vous êtes des imbéciles, vous n'auriez pas dû me prendre sans Riel, car vous ne cesserez pas de l'avoir sur les bras, et vous aurez en plus l'embaras de mon procès!"

VUE DE MONTMORENCY.

On a souvent publié une vue des chutes de Montmorency; nous avons pensé qu'une vue de la rivière au-dessus des chutes aurait quelque intérêt. L'eau s'agite et bouillonne, elle va tomber dans le gouffre; la nature est calme de chaque côté: ce contraste ne manque pas de charme.

LES RUINES

DE

MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR
M. LÉON BESSY.

(Suite.)

—Qu'attendons-nous donc?
Et je les entendis armer leurs fusils.
—Tirons tous ensemble.
—Qui fait tout ce vacarme? demanda d'une voix forte quelqu'un qui semblait nouvellement arrivé.
—Le fantôme, répondit sans hésiter l'un des hommes armés.

—Belle réponse! Qui de vous a fait sonner la cloche?
—Le fantôme, mon commandant, répondit une autre voix: cette fois-ci, nous l'avons tous vu.

—Eh bien! il faut me l'amener ici vivant.
—Comment cela?

—En allant parcourir l'église sans armes à feu. Qui se présente comme volontaire?

—J'aime mieux le guetter d'ici, dit l'un.

—Si c'est vraiment un fantôme, dit un autre, c'est peine perdue de le poursuivre.

—Il nous glissera entre les mains et nous échappera, ajouta un troisième.

—Mon commandant, reprit un autre, je connais deux de nos recrues qui ne cessent de me demander à entrer. Je crois qu'on pourrait les charger de la commission.

—Sont-ils du détachement?

—Oui, et ils doivent stationner à la porte du dortoir.

—Allez les chercher. Je voudrais savoir quel animal c'est qu'un fantôme, quelle figure il a, s'il est grand ou petit, maigre et décharné, ou gras et bouffi; s'il a le pas lourd ou léger? L'avez-vous vu en pantalon ou en froc?

—Je ne sais, répondit l'un.

—Les avis sont partagés, dit un autre. Les uns prétendent qu'il est pâle, d'autres rouge et couleur de sang.

Celui-ci dit que c'est le père Sésaphique en personne; celui-là soutient que ce n'est qu'une âme en peine. Chacun croit obstinément ce que lui inspire la peur.

—N'as-tu pas dit que tu venais de le voir? demanda le chef.

—J'ai cru voir remuer quelque chose de ce côté, mais je n'ai pas parfaitement distingué.

—C'est à dire que tu n'as rien vu du tout?

—J'ai entendu la cloche, mon commandant.

—Pour moi, dit un autre d'une voix tremblante, je n'assurerais pas que c'était vraiment la cloche que nous avons entendue. Il m'a plutôt semblé que c'était quelqu'un qui poussait de grands cris dans l'église.

—Voici nos deux hommes, commandant.

—Ne demandiez-vous pas la permission de vous promener dans le couvent? dit le chef aux nouveaux venus.

Eh bien! vous l'avez, mais à la condition que vous parcourrez tous les coins de l'église, et que vous m'amènerez le fantôme, si vous le rencontrez.

—Je vous l'amènerai mort ou vif; s'il est là, dit l'un des nouveaux arrivants.

—Je veux l'avoir vivant, et tu ne peux entrer qu'avec le sabre.

—En ce cas, j'aime mieux mes deux poings. Je ne m'engage pas à ramener le fantôme, mais à l'aller chercher jusque dans le sein de la terre.

—Bravo! tu feras ton chemin. Ainsi, tu parcourras sans crainte toute l'église?

—Je ferai plus: je souperai à mon aise au milieu des ruines. Donnez-moi seulement du pain et du fromage, et à boire.

—Brave camarade!—Et toi, que feras-tu? ajouta le chef en adressant la parole au second.

—Moi, je visiterai la galerie, l'église, le chœur, et les cloîtres du haut, tandis que mon compagnon parcourra ceux du bas.

—A l'œuvre, donc!

—A l'œuvre!

—Ne souperas-tu pas aussi, toi, avec le fantôme?

—J'étais en train de souper quand on m'a appelé, et j'emporte encore des restes. Du vin, j'en ai pas besoin pour m'exciter.

—Tu paraiss résolu, quoique nouvellement entré dans la milice: nous verrons l'effet.

A ce moment, sans doute, mes deux persécuteurs se mirent en marche. Cependant, l'un d'eux s'arrêta pour demander une lanterne.

—Il a peur, dit l'un.

—Nous n'avons que la lune pour nous éclairer, répondit l'autre.

—Il faut lutter avec le fantôme dans les ténèbres, dit le chef.

—Je ne recule pas, reprit celui qui avait demandé la lanterne. Mais si j'appelle, c'est que j'aurai besoin de secours.

—Tu trembles déjà dit le chef: vois ton compagnon: il parle moins, et il est l'avant-garde.

—Eh bien! je le suis.

Et pendant quelques instants on n'entendit d'autre bruit que le craquement des planches sous les pas de ces deux hommes.

Je compris qu'il n'y avait pas une minute à perdre. Etendu sur des débris mouvants, j'essayai de me trainer jusqu'à la porte qui était à deux pas de moi. J'y réussis en profitant des moments où mes ennemis trébuchaient au milieu des décombres, et couvraient ainsi le bruit que je faisais moi-même. J'essayai d'ouvrir doucement la porte, mais ce fut en vain. Je recommençai deux fois l'expérience, toujours inutilement: la porte était fermée en dedans. Le seul espoir qui me restait, était de gagner l'autre porte qui donnait sur le cloître. Je me sentais inquiet et vivement agité. Il m'avait semblé que la voix de quelques-uns des hommes armés qui s'étaient

acharnés à ma poursuite, ne m'était pas inconnue; mais je n'étais pas sûr que ce fut celle des gens que je souhaitais.

—Je vais couler à fond, dit en ce moment l'un de ceux qui me poursuivaient.

Je reconnus la voix du pilote. A en juger par le bruit qui accompagnait ses paroles, il venait de tomber sur des débris mal assurés.

—Faudra-t-il te relever? demanda le chef qui gardait la porte latérale.—Que deux hommes aillent à son secours, ajouta-t-il, en voyant que le pilote ne répondait rien.

On entendit sur les ruines d'autres pas, accompagnés des éboulements qu'ils causaient à chaque instant. Mes nouveaux adversaires approchaient.

—Donnons-nous la main, disait l'un. Où le camarade sera-t-il tombe?

—Me voilà relevé, dit le pilote; mais ces écueils sont très redoutables, mes amis.

Je continuais toujours à m'approcher lentement de la porte du cloître. J'avais maintenant quatre hommes à ma poursuite. Deux d'entre eux, peut-être, ne m'étaient pas hostiles; mais les deux autres devaient être mes ennemis acharnés. Le bruit se rapprochait. Maintenant ils ne proféraient pas le moindre mot: tantôt tombant et tantôt se relevant, ils gagnaient du terrain sur moi. L'un d'entre eux surtout semblait plus alerte que ses camarades. Une secrète impulsion l'animait certainement, et bientôt je l'entendis à mes côtés. Je voulus m'éloigner, et j'attirai sans doute son attention, car un sourd murmure s'échappa de ses lèvres. Il s'arrêta près de moi, et je sentis que ses mains me touchaient. Cependant je ne prononçai pas une parole et je restai immobile.

—Père Manuel! dit cet homme à mon oreille.

—André! répondis-je à voix basse.

—Ne faites pas le moindre mouvement.

A ces mots, il s'en alla beaucoup plus doucement qu'il n'était venu.

Je suivis son conseil, et je restai couché, tandis qu'il s'éloignait. Mais, aux pas de mes autres adversaires, je reconnus qu'ils approchaient, toujours silencieux. Quelquefois ils s'arrêtaient, comme pour écouter autour d'eux; puis ils recommençaient à s'ouvrir un passage en faisant rouler des débris à leurs pieds.

Peut-être n'étaient-ils qu'à trois pas de moi, quand je me sentis glacé d'un frisson involontaire. J'étais honteux au dedans de moi même de chercher à sauver ma vie. J'aurais voulu me lever, me présenter à ces hommes, et leur dire que le martyre était pour moi une gloire enivrée plutôt qu'un opprobre.

Ils s'arrêtèrent un instant, et l'un d'eux, dont je reconnus la voix, dit:

—N'avez-vous pas entendu une espèce de soupir?

—Un soupir? répondit l'autre d'un ton assez mal assuré; c'est peut-être notre camarade qui l'aura poussé.

—Non, ce n'était pas lui.

—Qui était-ce donc?

—Le fantôme, sans doute.

—Il s'est montré assez près d'ici; et c'est de ce côté même que j'ai entendu ses plaintes.

—L'as-tu vu, toi?

—Il serait bon de dégainer.

—Tu as raison.

—Sondons ces débris.

Et, en effet, ils donnaient des coups de sabre sur les décombres, comme pour s'assurer de la solidité des objets sur lesquels ils trébuchaient à chaque pas.

—Si le fantôme est de chair et d'os, dit l'un d'eux, nous l'entendrons sûrement se plaindre.

—C'est violer la consigne, camarade, dit tout près de moi le pilote.

Je retenais mon haleine, attendant avec impatience la fin de cette scène, quand les sons de la cloche, vifs et redoublés cette fois, attirèrent de nouveau l'attention de ceux qui étaient au dedans comme au dehors de l'église.

Des cris terribles retentirent en même temps.

C'était André qui les poussait.

—Par ici, camarades; le fantôme vient de m'échapper des mains.

Deux des trois hommes qui me poursuivaient, au lieu de prendre la direction que leur indiquaient les cris d'André, s'enfuirent beaucoup plus vite qu'ils n'étaient venus, tombant ici, trébuchant là et s'aidant des pieds et des mains pour trouver la porte de l'église.

Le pilote, au contraire, accourut à la voix d'André, en criant:

—Me voici, camarade; attends un moment. Saisis-le comme tu pourras, par les habits, par les jambes, par un bras ou par une oreille. Je voudrais savoir quelle figure fait un fantôme. Vois s'il parle; s'il marche debout ou à quatre pattes; s'il est gras et replet, ou maigre et desséché comme un jonc. Ne le lâche pas, mais ne va pas non plus le maltraiter, car nous avons promis de le ramener vivant. Attache-le avec la corde de son froc.

—Il m'a échappé, camarade, répondit André en s'éloignant dans la direction du maître-autel.

—Tant pis, tant pis!

—A moi, ami!

—M'y voilà.

—Vite.

—Recommencez-vous à lui faire la chasse.

—Il s'enfuit là-haut.

—Par où demanda le pilote.

—Voyez s'il ne court pas à la chapelle, crièrent quelques-uns de ceux qui gardaient la porte.

—Il monte aux tribunes, et il va plus vite que le vent.

—En avant! camarades, s'écria de toute la force de ses poumons le pilote, qui, à ce qu'il me parut, venait de rejoindre André; laisse-moi passer le premier.

Je n'entendis plus rien de cette scène. Je devais sans doute cette fois mon salut à André, qui avait su attirer l'attention de mes ennemis et les effrayer. Je profitai de ces moments de trouble pour gagner la porte du cloître, que je trouvai entr'ouverte et par laquelle je me dérochai à la hâte.

(A continuer.)